

GÉNÉRAL DIDIER CASTRES
PRÉSIDENT DE GEOS

La fin de l'imaginable

Les nouvelles frontières
des conflits

Quantum mutatus ab illo !

À Anne, Philippe, Hubert, Bruno, Jean-Louis
– qui se reconnaîtront –... et à la Providence,
sans qui je n’aurais pas vécu tout cela, n’aurais
pas compris tout cela, n’aurais pas écrit tout
cela et ne serais pas ce que je suis devenu.

« Et lorsque l'Agneau eut ouvert le second sceau, j'entendis le second animal qui disait : "Viens, et vois." Et il sortit un autre cheval, rouge feu. Et celui assis sur lui, il reçut le pouvoir de bannir la paix de la Terre, et de faire que les hommes s'entretuassent les uns les autres ; et il lui fut donné une grande épée. »

Apocalypse de saint Jean

Le démon de la crise

« Lorsque je rentrais dans l'armée, elle était la plus grande chose au monde », déclare le général de Gaulle dans *Mémoires de guerre*. Quand mon tour arrive en 1980, très exactement soixante-dix ans plus tard, ce n'est évidemment plus le cas. Les armées n'ont plus la cote : elles se remettent à peine de la fracture algérienne et de la décolonisation, de Mai 68, des comités de soldats de 1972 et des arbitrages rendus en faveur de la dissuasion nucléaire, au détriment du format des armées. La réduction drastique des effectifs aura d'ailleurs été une constante pendant trente-six de mes trente-huit ans de carrière. De 560 000 hommes en 1980, les armées sont passées à 275 000 en 2020. De façon schématique et pour passer d'un format à l'autre, cela revient à dissoudre annuellement, sans bruit, sans manifestation et sans récrimination, le volume de 6 régiments d'infanterie pendant quarante ans ! Et ne nous y trompons pas, l'ensemble des gouvernements qui se sont succédé, tous bords

politiques confondus, ont manifesté un même enthousiasme pour y parvenir.

Durant cette période de transition qui court de la fin de la guerre d'Algérie à l'effondrement de l'Union soviétique au début des années 1990, notre pays dispose, de fait, d'une armée à deux vitesses. D'un côté, on trouve sa partie expéditionnaire ; elle est majoritairement composée de soldats professionnels et regroupe les dites « forces d'élite » : parachutistes, légionnaires et marsouins ; c'est elle qui est chargée des interventions sur les théâtres d'opérations extérieurs ; on y rêve de baroud, de forêt tropicale, de désert et de savane ; on y cultive le mythe et le culte des conquérants de l'empire. De l'autre, et ceci constitue le plus gros des effectifs de l'armée, on trouve le « corps blindé mécanisé » qui concentre l'essentiel des conscrits et qui surveille la « ligne bleue des Vosges », l'arme au pied, dans l'attente de l'inéluctable offensive de l'Union soviétique.

UNE VOCATION TARDIVE

Je confesse qu'à cette époque, je n'ai pas rejoint la carrière militaire animé d'une vision déterministe et sacrificielle du service de la France comme de celle de la défense de l'Occident face au totalitarisme communiste. Je me nourrissais des livres qui exaltaient le courage et le don de soi, mais plus par romantisme que par vocation militaire. Je suis entré à Saint-Cyr parce que je pensais y trouver la camaraderie, la fraternité d'armes, l'action, le dépassement de soi, l'exercice du commandement, le risque et l'aventure dans les opérations hors du territoire national. Bien m'en a pris. Je n'ai pas été déçu un seul instant et ne regrette pas une seule des trente-huit années passées sous les drapeaux.

Mais en fait, tout bien considéré, avec le recul de l'âge et de l'expérience, je continue parfois de me demander si j'ai été un bon militaire et un bon officier au regard des idéaux types et des modèles de référence. Mon peu d'appétence pour un certain nombre de rites sociaux militaires, pour des tâches de représentation et pour une discipline trop mécanique et formelle m'incite à penser que non...

Je crois plutôt que ma vocation s'est forgée plus progressivement, plus tardivement. Elle m'a saisi tel un démon – comme d'autres sont pris par le « démon de midi » ou le « démon du jeu ». Pour ma part, ce démon fut celui des opérations, des crises internationales, de leur gestion et des modes d'action militaires pour y parvenir. Pendant plus d'une quinzaine d'années, que ce soit à la tête d'un régiment en Côte d'Ivoire, au sein de l'état-major particulier du président de la République française (EMP) à l'Élysée, comme chef du Centre de planification et de conduite des opérations (CPCO) puis comme sous-chef des opérations (SCOPS) de l'état-major des armées (EMA), ma vie, mes jours et mes nuits ont été rythmés par les crises : Côte d'Ivoire, Tchad, Libye, Sahel, Centrafrique, Irak et Syrie, Somalie, opération Sentinelle, évacuation de nos ressortissants, libération d'otages, pandémie Ebola en Afrique, accident nucléaire de Fukushima... et j'en passe de peur de vous imposer une interminable suite de crises comme il y a une litanie des saints...

En dépit de ce parcours riche en enseignements, je ne revendique en aucun cas d'être un stratège ou un polémologue. J'ai bien conscience, et notamment au regard de ce qui se passe encore aujourd'hui en Ukraine, de n'avoir été impliqué que dans de « petites guerres », même si, pour le soldat qui se fait tirer dessus, la notion de « petite guerre » est une arabesque intellectuelle parisienne. Mais comme cela

arrive parfois à beaucoup d'entre nous – en tout cas je l'espère –, j'ai eu le sentiment que j'étais *fait* pour ça : *fait* pour comprendre les crises internationales ; *fait* pour élaborer des options politico-militaires et convaincre l'échelon politique de leur pertinence ; *fait* pour les mettre en œuvre et *fait* pour créer un lien de confiance avec les chefs militaires chargés, sur les théâtres d'opérations, de l'exécution de mes ordres. Ai-je tout *fait* à la perfection tout le temps ? Bien sûr que non. J'en suis conscient tout comme je sais ne pas être une de ces créatures sans ombres ni défauts, à l'instar des elfes du *Seigneur des anneaux* ! Mais j'ai *fait* tout ce que je pouvais avec ce que je savais et étais capable de faire.

Alors, après ces quinze années aux journées sans fin et aux nuits courtes, au régime alimentaire fait d'un cocktail de café et d'adrénaline, de réveils en sursaut à la première demi-sonnerie de téléphone – tant il est vrai que les coups de téléphone nocturnes n'ont pas pour habitude d'annoncer la naissance du Christ –, je me suis décidé, difficilement, à poser dans un livre les convictions que je me suis forgées pendant ces années ou celles qui se sont imposées à moi. Je crois d'ailleurs qu'au-delà de l'ambition de convaincre ceux qui prendraient le temps de tourner ces quelques pages, il s'agit avant tout d'un exercice de catharsis et de maïeutique vis-à-vis de moi-même, pour me convaincre que tout ce que j'ai fait, consenti en temps et en énergie, n'a pas été vain.

UNE AUTRE FAÇON DE PENSER LE MONDE

Quelques convictions profondes, nourries par l'expérience et le recul des années, animent cet ouvrage. Sans donner de leçons ou prétendre que j'ai tout mieux compris que les autres, je dirais que nous avons basculé dans une époque de crise permanente, d'érosion des valeurs

occidentales et de recul du droit qui nous impose de changer de référentiel et de conjurer un certain nombre de « péchés capitaux » qui biaisent nos prises de décision, au même titre que le prêt-à-penser idéologique et le conformisme intellectuel.

Persuadées que le monde se dirigeait vers un avenir radieux grâce aux voies du dialogue, de la diplomatie et du « doux commerce », les puissances occidentales – en particulier l'Europe et la France – se sont bercées d'illusions. En imaginant que le reste de la planète brûlait d'impatience d'adopter leurs valeurs et leurs modes de vie, elles se sont trompées d'objectif et de stratégie. Elles ont célébré la « fin de l'Histoire », le multilatéralisme et la disparition de l'ennemi soviétique en pensant que cette nuit d'ivresse, suivant la chute du mur de Berlin et l'effondrement de l'URSS, ne se terminerai jamais. Peut-être ont-elles succombé, de leur côté, à la griserie des vainqueurs et au « démon de l'idéalisme »...

Nous basculons en effet dans une ère postoccidentale qui appelle une autre approche des relations internationales et de la gestion des crises. L'ensemble du champ de bataille se transforme, donnant naissance à un terrain de jeu aux allures de nouveau Far West, marqué par l'explosion de la violence, l'extension géographique des conflits et la multiplication des crises mondiales. Pour prendre des décisions pertinentes dans un tel écosystème, il faut accepter d'entrer dans les zones grises et déployer des stratégies intégrales, fondées sur la coordination et la coopération, qui ne se limitent pas au seul volet militaire.

Il n'y a évidemment pas de formule magique applicable à chaque situation, pour surmonter les crises contemporaines. Je laisse à d'autres le soin de s'ériger en experts ou

en prophètes. Ce qui m'apparaît toutefois certain, c'est que nous ne pouvons plus contempler le monde d'aujourd'hui et de demain avec les lunettes d'hier. Dans un contexte d'incertitude accrue et de remise en cause du leadership occidental, nous devons sortir de l'imaginable et sortir de l'imaginaire. Il nous faut apprendre à penser l'impensable, contre nous-mêmes, en renouvelant une partie de notre logiciel mental. C'est sans doute la meilleure manière de rendre intelligibles et lisibles des événements dont le sens semble nous échapper, au point de nous condamner à l'impuissance, à l'inaction ou à des choix erronés.

Bien sûr, je ne saurais affirmer que mes réflexions ont vocation à « l'universel ». Je reste le produit de la culture militaire de mon pays, de son histoire corrigée, de mon expérience personnelle, de mes succès et de mes échecs, de mes qualités et de mes défauts : en réalité, nous pensons la guerre, nous pensons à la guerre, nous combattons et nous réfléchissons comme notre histoire militaire nous y a conditionnés, comme notre culture politique nous l'impose, comme notre géographie nous le commande et enfin comme notre personnalité nous y pousse. Et c'est en cela que le *benchmarking* intégral trouve très rapidement ses limites. Il ne suffit pas de dire « faisons comme tel pays ou l'inverse de tel pays » pour obtenir des résultats. Nos adversaires ne sont pas un autre nous-mêmes, pas plus que nos alliés ne le sont. Hors du champ technique, l'interopérabilité se heurte aux atavismes et aux spécificités nationales. La recherche de l'interopérabilité culturelle, une caractéristique qui se révèle déterminante pour combattre ensemble et pas combattre côte à côte, n'est jamais chose aisée.

HOMMAGE À NOS ARMÉES ET NOS BLESSÉS

Même si j'ai à cœur de défendre ces convictions, je ne pense pas avoir été rattrapé par ce narcissisme qui, en nos crépuscules, étroit beaucoup d'entre nous. Je n'ai pas non plus « entendu des voix » m'ordonnant de transmettre un message immanent dont je serais jusqu'alors l'exclusif dépositaire. J'ai écrit tout ce que j'ai réussi à être et tout ce que j'aurais voulu être pendant ces années où, modestement, je pouvais peser sur les choix opérationnels faits pour l'engagement des armées dans la résolution des crises.

Et puis, parce que je ne saurais le faire autrement et parce que je n'ai pas su le faire au moment où je quittais mes fonctions, je voudrais que ce livre soit aussi vu comme l'hommage sincère, fidèle et affectueux que je rends à tous ceux qui m'ont aidé, assisté, contesté et supporté. Leur énergie, leur disponibilité, leurs idées, leur confiance et leur courage m'ont porté tout au long de ces sept ans au cœur des opérations à l'état-major des armées quand parfois la lassitude tombait sur mes épaules. Qu'ils en soient remerciés.

Je tiens également, au moment de refermer cette introduction, à adresser mes pensées à tous les soldats, marins, aviateurs qui ont été engagés en opérations lorsque j'en étais le responsable. Je veux leur exprimer mon admiration pour les facultés d'adaptation et l'abnégation qu'ils ont toujours montrées à remplir leur mission. J'adresse également mes pensées aux familles de nos soldats morts au champ d'honneur dont j'ai gardé secrètement la liste et les circonstances de leur sacrifice pour ne jamais oublier les conséquences des choix parisiens qui étaient effectués. Mes pensées vont aussi à nos blessés.

C'est pourquoi, pour peu que ce livre soit lu, j'ai décidé de verser l'intégralité des droits d'auteur à l'association Terre Fraternité, en espérant que cela contribue à aider nos « poilus du xxi^e siècle ».

Avec ma reconnaissance, mon estime et mon amitié.

PARTIE I

Sortir de l'imaginable

Le contexte stratégique
à l'ère de l'incertitude

*« L'habituel défaut de l'homme est de ne pas
prévoir l'orage par beau temps. »*

Nicolas Machiavel

Le règne de l'incertitude

Penser l'impensable

Si le contexte stratégique est frappé du sceau de l'incertitude, c'est sans doute parce que nous ne parvenons plus à déchiffrer le monde qui nous entoure. Une forme de brouillard de la guerre obscurcit notre champ de vision. À l'image de somnambules, nous marchons à tâtons, l'air hébété, sans savoir quelle direction emprunter. Dépourvus de repères, nous sommes également incapables de regarder la réalité en face, préférant les songes confortables et les fables rassurantes aux prises de conscience nécessaires. Charles Péguy nous avait pourtant délivré un avertissement salutaire : « Il faut toujours dire ce que l'on voit. Surtout il faut toujours, ce qui est plus difficile, voir ce que l'on voit¹. »

1. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, juillet 1910.

Une redéfinition de la crise

Les évolutions des quinze dernières années ont largement alimenté cette confusion des esprits et cette cécité plus ou moins volontaire. Depuis 2007, le rythme des crises mondiales – ou surprises stratégiques – n’a cessé de s’accélérer, au point de faire perdre à la notion même de « crise » son sens initial. Alors que cette dernière devrait être perçue comme l’extrasystole d’un système normal, elle est devenue permanente et omniprésente. « Crise du climat », « crise du chômage », « crise de l’industrie », « crise économique », « crise de l’éducation », « crise des banlieues », « crise terroriste » ou « crise des institutions » figurent parmi les expressions qui ont envahi le vocabulaire courant, la prose des journalistes et la langue des dirigeants. Chaque jour ou presque, une nouvelle crise s’invite dans le débat public.

Si les Grecs considéraient la *krisis* comme le moment décisif impliquant des décisions et des choix tranchés, nous autres Modernes sommes soumis à une espèce d’impuissance face à la multiplication et à la répétition des chocs d’envergure globale. « Comment est-ce possible ? » s’exclament observateurs et dirigeants, désemparés, voire médusés, devant ce spectacle inquiétant qui semble priver les décideurs politiques du rôle d’acteur principal dans la gestion et l’anticipation des risques. Désormais sans fin, la crise exhale le parfum de l’indécision et de l’indécidable².

2. Myriam Revault d’Allonnes, *La Crise sans fin. Essai sur l’expérience moderne du temps*, Seuil, août 2012.